

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1918)
Heft: 26

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISCELLANÉES

EMILE DURKHEIM

La mort de M. Durkheim prive la philosophie française d'un de ses chefs de file. En terme émus, la *Revue de métaphysique et de morale* (n° de novembre 1917) nous apprend la douleur muette qui a assombri et hâté la fin de cette vie de penseur: la disparition d'un fils unique, combattant de l'armée d'Orient.

M. Durkheim laisse des disciples, car il a été un merveilleux éveilleur d'idées, il laisse beaucoup d'amis. Le prestige qui l'entourait ne s'expliquait pas seulement par la séduction de sa pensée, il tenait en grande partie à la flamme qui animait sa parole d'apôtre. Ses élèves de la Sorbonne, où il professait depuis 1902, en témoigneraient, et parmi les étrangers, ses auditeurs du Congrès international de philosophie de Bologne (1911), qui marqua à certains égards l'apogée de sa carrière.

Il ne peut être question de résumer ici son œuvre. Les titres des ouvrages qu'il a publiés pendant un quart de siècle suffisent à marquer l'activité inlassable de sa pensée. (1) A partir de 1898, date de l'apparition de la première *Année sociologique*, son influence fut grande. Il avait groupé autour de lui une phalange de travailleurs admirables dont les monographies resteront avec les siennes comme un monument de labeur, ingénieux et minutieux à la fois, et de probité scientifique.

Si vaste qu'ait été l'œuvre de Durkheim, elle n'a dû cesser de lui paraître inachevée, car il ne visait à rien de moins qu'à la constitution d'une morale (et partant, pour le dire en passant, puisqu'il occupait à la Sorbonne la chaire de théorie de l'éducation, d'une pédagogie) nouvelle. « Nous estimerions que nos recherches ne valent pas une heure de peine, écrivait-il en 1893, si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. » Et en ces dernières années son intervention, dans les discussions où se débattaient, à la Société française de philosophie, des questions de morale, montrait bien qu'il n'avait rien abandonné de ses visées pratiques.

(1) *La division du travail social*, 1893. *Les règles de la méthode sociologique*, 1895. *Le suicide*, étude de sociologie, 1897. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912.

A nos yeux le mérite de M. Durkheim, que nous plaçons très haut, n'est pas tant d'avoir par des vues personnelles renouvelé des problèmes éternels, que d'avoir représenté intégralement et avec une conséquence qu'on peut dire parfaite, une tendance permanente de l'esprit humain : le rationalisme positiviste. Par la netteté avec laquelle il a posé et soutenu cette thèse, il a été un merveilleux exciteur de pensée pour ceux-là même, pour ceux-là surtout peut-être, qui se séparent de lui sur quelques-unes de ses affirmations les plus fondamentales. Son mérite est d'avoir continué Auguste Comte et Descartes dans leur effort pour fonder une morale par la seule activité de la raison scientifique. (Sans doute, nous le savons depuis Ch. Secrétan, le rationalisme de Descartes ne se suffit pas à lui-même, la raison à laquelle il se soumet se rattache en définitive à une libre affirmation, à un fiat de la volonté divine ; mais pour Durkheim aussi on pourrait montrer, parallèlement, que les exigences auxquelles il sacrifie sont le produit d'une évolution sociale tout à fait étrangère à la raison individuelle.)

Plutôt encore que philosophe M. Durkheim aimait à se dire sociologue, et la sociologie était pour lui une science rigoureusement définie avec ses règles de méthode et ses axiomes. Ce n'était pas pourtant qu'il se fût, comme d'autres avec l'âge, lassé des idées générales, pour savourer la joie d'atteindre dans un champ plus délimité à des solutions plus précises ou mieux démontrables. Sa sociologie ne faisait qu'un avec sa philosophie, car l'objet spécial de son étude, la société, était pour lui premier dans l'ordre de la connaissance et dans celui de la valeur.

En matière de connaissance, il posait en principe que « la cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle ». Il tenait qu'il faut expliquer l'homme par la société, non la société par l'homme, et, pour rendre compte de faits très variés, l'évolution des peines juridiques, la prohibition de l'inceste, les formes élémentaires de la religion, il remontait aux étapes les plus anciennes de l'évolution sociale, aux clans totémiques de l'Australie de préférence.

En appliquant la règle que nous avons rappelée, M. Durkheim ne pouvait manquer de trouver dans l'ordre des sciences morales, au commencement de tout, la société. Cette première cause à laquelle il attachait toutes ses séries sociales (droit, morale, religion, science même) avait pris à ses yeux la valeur d'une Cause première au sens métaphysique du terme. Cette divinisation de la société, qui s'accusait d'année en année, éclate dans son dernier ouvrage, où elle donne aux minutieuses études d'anthropologie qui en font le centre, leur signification et leur aboutissement.

La philosophie de tous les temps s'est plu à relever dans l'homme des oppositions : la durée bergsonienne et le temps mesuré, l'espace que perçoivent nos yeux et celui que réclame la géométrie, l'empirisme

et l'a priori en matière de connaissance, l'appétit sensible et l'impératif moral... — ces contrastes, parmi beaucoup d'autres, paraissent témoigner que quelque chose dépasse le moi individuel, et sur cette inférence nombre de penseurs ont assis une théologie. M. Durkheim fait comme eux, mais la seule chose pour lui qui déborde l'individu, c'est la société. Tous les rôles que les philosophes ont fait jouer à la divinité, Durkheim les confie à son personnage sans rien changer aux tirades par lesquelles ils justifient son intervention. Un exemple : A qui s'étonnait que nos concepts rationnels s'accordent avec les choses, le *Timée* répondait en mettant l'âme divine et les idées qu'elle contient en rapport à la fois avec la raison humaine qui en participe et avec le monde qui a été créé par elle. M. Durkheim transcrit le même argument, il attribue les catégories de la raison à la société et constate que celle-ci n'est pas un monde en soi étranger au reste de l'univers, mais un « règne » parmi les autres règnes de la nature.

Cette exclusion intransigeante de la psychologie, répétée d'Auguste Comte, qui dressa la sociologie de M. Durkheim contre l'inter-psychologie de Tarde appelle une antithèse. Dans l'ordre de la connaissance on peut penser contre lui que la sociologie dépend de la psychologie (1), et que le pont de l'une à l'autre est dans une théorie psychologique de la contrainte sociale. Et l'on peut, glissant comme lui, mais en sens inverse, de l'ordre des faits à celui des valeurs, estimer que les actes déterminés par la contrainte et la coutume sociales sont les répliques mortes des créations individuelles qu'elles imitent et répètent. Celles-ci constituent, elles, cette « esthétique de la vie morale », à laquelle M. Durkheim a quelque part fait une allusion qu'on devine, comme malgré lui, admirative.

La philosophie sociologique de M. Durkheim l'eût-elle conduit à une morale définitive ? Elle comportait déjà à tout le moins une morale provisoire mal faite pour nous contenter. « Obéir aux lois et coutumes de mon pays » disait Descartes en même occurrence ; laisser la pression sociale s'exercer. Et chacun voit bien que l'achèvement de la morale sociologique n'eût pu avoir d'autre effet que de confirmer cette règle de conduite, en proclamant l'empire inéluctable et définitif de la société sur l'individu. Des doctrines de cette espèce, la France, et puissions-nous dire l'Europe de demain, n'en voudra plus : les îlots disciplinés sous les coups desquels elle a failli succomber lui en auront donné le dégoût en même temps que l'effroi.

P. B.

(1) Etudiant les fonctions mentales des peuples primitifs, M. Lévy-Bruhl s'est fait la partie belle en bornant les faits dont la psychologie individuelle serait capable de rendre compte, au mécanisme logique des idées claires : il semble à le lire que la sociologie ait, la première, découvert la mentalité « prélogique » et que les explications sociales qu'elle en donne soient les seules possibles.

BERNARD WEISS

Bernard Weiss est mort à Berlin le 14 janvier, dans sa quatre-vingt onzième année (1).

Professeur à Königsberg, puis à Kiel, enfin à Berlin, il a consacré plus de soixante années à l'étude des diverses disciplines de la science du Nouveau Testament.

Lorsqu'il inaugura son enseignement universitaire, l'école de Tübinger exerçait sur la théologie allemande une influence considérable. Dès le début (c'était en 1852), le jeune privat-docent se posa en adversaire déclaré des idées de Baur, et l'attitude qu'il prit alors ne s'est jamais démentie ; Weiss est resté jusqu'au bout le défenseur convaincu de l'authenticité de tous les livres du Nouveau Testament, y compris la deuxième épître de Pierre. La ténacité avec laquelle il a soutenu son point de vue paraît presque une gageure.

Et pourtant, Weiss n'a point défendu la tradition par parti-pris et sur tous les points : contre les entreprises de l'orthodoxie étroite, il a revendiqué avec autant de modération que de fermeté les droits de la critique biblique. Bien plus, il a contribué pour une large part au triomphe de la fameuse hypothèse sur la formation des évangiles synoptiques, connue sous le nom de « théorie des deux sources ».

Il laisse une œuvre considérable.

Exégète, il a publié dans la collection Meyer une série de savants commentaires (aux quatre évangiles, ainsi qu'aux épîtres suivantes : Romains, Timothée et Tite, Hébreux, Jean) ; ouvrages un peu secs, mais précis et sagaces, dans lesquels l'explication grammaticale et philologique se substitue avantageusement aux considérations subjectives et aux *apriori* théologiques.

Critique du Nouveau Testament, il a élaboré une recension du texte des écrits sacrés qui fait autorité. Dans le même champ d'études, son *Lehrbuch der Einleitung in das Neue Testament* date de 1886 (3^e édit. 1897). C'est l'exposé d'ensemble et la synthèse de ses travaux antérieurs, en particulier de ses études sur les évangiles.

Mais les deux œuvres les plus célèbres de Bernard Weiss sont le *Lehrbuch der biblischen Theologie des Neuen Testaments* (1868, 7^e édit. 1903) et *Das Leben Jesu* (1883, 4^e édit. 1902).

La *Théologie du Nouveau Testament* a pour tâche, selon Weiss, de dégager les doctrines contenues dans les livres du Nouveau Testament, de marquer les caractères distinctifs de chacun d'entre eux, et surtout de mettre en lumière l'unité de la révélation chrétienne et du témoignage apostolique. La *Vie de Jésus*, qui emprunte son plan au quatrième évangile, constitue un des efforts les plus sérieux qu'ait entre-

(1) Il était le père de Johannès Weiss, de Heidelberg, auquel la *Revue* a consacré une notice nécrologique en 1915 (Tom. III, p. 376 et suiv.).

pris la théologie positive du XIX^e siècle pour répondre — en se plaçant sur le même terrain qu'eux — aux grandes œuvres critiques de Strauss et de Keim.

Tout en rendant hommage au labeur intègre dont font preuve ces deux ouvrages, l'on est obligé de reconnaître aujourd'hui — en présence des problèmes nouveaux que pose l'étude comparée des religions et l'investigation des sources canoniques — que l'histoire des origines chrétiennes doit chercher sa voie dans une autre direction que celle que Weiss a suivie.

Pour atteindre le grand public, Bernard Weiss a donné, durant les dernières années de sa vie, une série d'ouvrages nouveaux dans lesquels il a condensé et mis au point les résultats de ses études : c'est ainsi qu'ont paru ses *Quellen der evangelischen Ueberlieferung* (1908), sa *Religion des Neuen Testaments* (1903. 2^e édit. 1908), son *Jesus von Nazareth* (1913). Dans le même ordre d'idées, il faut signaler sa traduction du Nouveau Testament avec des notes et éclaircissements, qui rend de grands services aux lecteurs qui n'ont pas le loisir de recourir aux ouvrages spéciaux.

Ajoutons qu'à côté de ses fonctions universitaires et de ses travaux de cabinet, Bernard Weiss fut membre du Consistoire de la province de Brandebourg, conseiller référendaire au ministère des cultes et président du Comité central de la Mission intérieure.

R. G.

PSYCHANALYSE

Chacun entend aujourd'hui quotidiennement parler de psychanalyse et sait, assez vaguement, que cette méthode nouvelle est conçue de façons diverses par plusieurs écoles plus ou moins antagonistes. Pour apprendre plus exactement en quoi l'Ecole de Zurich diffère de celle de Vienne, un petit livre que vient de publier le chef incontesté de la première, le Dr C.-G. Jung, sera d'un grand secours (*Die Psychologie der unbewussten Prozesse*, Zurich, Rascher, 1917).

En moins de 150 pages, le psychiatre zurichois marque très nettement la place que la psychologie de l'inconscient occupe dans les recherches de la psychologie moderne. Il montre le rôle que Freud fut amené à reconnaître à tous les chocs et conflits qui touchent au besoin d'aimer, la part qu'Adler est conduit à faire à cet autre instinct fondamental de la nature humaine, la tendance à s'affirmer soi-même, l'amour-propre, l'ambition, la volonté de puissance. Jung lui-même concilie les deux théories en limitant chacune d'elles à un des deux grands types psychologiques qu'il distingue : les *extravertis* chez qui domine la sensibilité, les *introvertis* pour lesquels l'objet est avant tout matière à pensée. Les exemples que donne le psychologue zurichois n'éclairent pas autant que le souhaiterait le lecteur cette distinction fondamen-

tale. Un autre apport original de Jung à la doctrine de la psychanalyse, c'est la reconnaissance dans le domaine de l'inconscient de deux couches d'inégale ancienneté: il y aurait en effet sous l'inconscient personnel un inconscient supra-personnel, c'est-à-dire social ou racial, auquel nous empruntons les plus courants de nos symboles.

Les psychologues soucieux de demeurer sur le terrain de la science, c'est-à-dire dans le domaine des vérifications possibles, jugeront extrêmement téméraire cette admission d'un inconscient d'origine supra-individuelle. Pour notre part, nous avons, en principe, autant de difficulté à reconnaître cet inconscient-là qu'à admettre l'origine «spirite» de certains automatismes, l'existence objective d'une âme sociale agissante, ou qu'à rapporter immédiatement l'obligation morale à l'action divine s'exerçant sur la subconscience. C'est une règle de méthode que M. Flounoy, par exemple, a à maintes reprises éloquemment illustrée, qu'il faut faire donner aux explications les plus simples tout ce qu'elles peuvent donner, avant de recourir à des hypothèses métaphysiques ou métapsychiques.

Mais Jung ne craint pas de «transcender» la science inductive; le tableau qu'il brosse devant nous à grands traits montre qu'il est un philosophe de race, un bâtisseur de synthèses.

Ce n'est pas un des spectacles les moins curieux de notre temps et de notre pays, dans le monde de la pensée, que l'apparition de cette philosophie médicale résolument spiritualiste, fondée sur la psychanalyse ou du moins née à l'occasion de cette méthode.

Si la psychanalyse peut intéresser les philosophes et les théologiens par la métaphysique spiritualiste à laquelle elle conduit plusieurs médecins, elle mérite de retenir l'attention des pasteurs, et de tous ceux qui ont charge d'âmes, par l'aide qu'elle est en mesure d'apporter à leur activité pratique. Nul ne s'applique davantage à le leur faire voir que le pasteur Oscar Pfister de Zurich. Après un gros ouvrage sur la méthode psychanalytique (Leipzig, Klinkhardt, 1913) il vient de publier (chez le même éditeur, 1917) un livre plus accessible à tous dont le titre dit bien le contenu: *Was bietet die Psychanalyse dem Erzieher?* Ce sont des conférences destinées d'abord à des maîtres d'école où, en une langue très claire et avec des exemples bien choisis, il expose le but de la méthode nouvelle et les multiples applications qu'elle trouve dans le domaine de l'éducation. Une traduction française de ce petit livre est en préparation. Elle sera sûrement bien accueillie. Signalons du même auteur, sur le même sujet (*Gefährdete Kinder und ihre psychanalytische Behandlung*) une conférence faite à Berlin sur la demande de la Ostdeutsche Arbeitsgemeinschaft für angewandte Religionspsychologie, publiée par la revue *Jugendwohlfahrt*, 1918, H. 1.

Ces notes ne sont peut-être pas hors de saison au moment où vient de se fonder à Genève un Cercle de psychologie analytique dont la tâche tout indiquée serait de passer par le crible précis de l'esprit latin les conceptions très riches, souvent touffues, qui nous viennent de Vienne et de Zurich.

L'intérêt pour la psychanalyse paraît très général en ce moment dans les milieux genevois. Le succès d'une conférence du Dr A. Mäder devant un public universitaire, d'une autre de M^{me} H. Malan sur la psychanalyse et l'enfant, que présidait M. Frank Thomas, suffirait à le prouver. Mais il y a plus : on se presse à un cours de M. Georges Berguer, annoncé au programme de la Faculté de théologie de l'Université sous ce titre : *La psychologie et la vie de Jésus*, où les idées directrices de Jung tiennent une grande place, et la Faculté des lettres entendra très prochainement la soutenance d'une thèse de doctorat toute pénétrée des mêmes théories, celle de M. Fernand Morel sur Denys l'Aréopagite. (*Essai sur l'introversion mystique. Etude psychologique de Pseudo-Denys l'Aréopagite et de quelques autres cas de mysticisme.*)

Comment s'étonner si les semences que M. Flournoy a jetées à pleines mains dans ses cours depuis plus de 20 ans, et notamment pendant l'hiver 1913-1914, lèvent abondamment. Souhaitons qu'elles portent des fruits dignes du semeur.

P. B.

UNE ÉTUDE RÉCENTE SUR GASTON FROMMEL

Si, à cette heure, les hommes sont impérieusement sollicités d'agir, ou, penseurs, de vouer toute leur réflexion à la morale pratique, on peut aussi, a pensé M. Philippe Daulte, « méditer sur le devoir » ; et cette pensée nous a valu l'étude que nous annonçons, qui a été présentée comme thèse à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud (*L'obligation de conscience chez Gaston Frommel*, un vol. in-8, de 217 p. Lausanne, 1917).

M. Daulte a tenu, tout d'abord, à raconter la vie et à évoquer la personnalité de celui dont il allait étudier les idées ; on est ému en retrouvant presque Gaston Frommel dans ces pages écrites par un homme qui ne l'a pas connu.

Passant à l'œuvre doctrinale, M. Daulte cherche à établir quelle fut la genèse de la théorie de l'obligation : Frommel ne fut ni un kantien, bien qu'il appréciait l'austérité de la doctrine de Kant ; ni un adepte des morales empiristes, bien qu'il tint à considérer la vie de l'esprit dans son devenir, et quelle part qu'il voulût donner à l'expérience. C'est à Vinet et Secrétan, et à Maine de Biran qu'il s'attacha d'abord. Quand il ébaucha sa doctrine, il n'avait pas, comme il le fera en 1891, reconnu en César Malan « le théologien de l'avenir ». (M. Daulte propose

d'intéressantes hypothèses sur la manière dont Frommel est devenu disciple de Malan.) Finalement, son œuvre doit être considérée « comme un effort pour compléter et corriger Vinet et Secrétan par Malan ».

Cela établi, l'auteur expose la théorie frommeliennne de l'obligation et il la soumet à la critique ; « après nous être incliné très bas devant cette grandeur morale que fut Gaston Frommel, nous nous sommes senti plus libre de critiquer sa doctrine », avait-il écrit dans son *Avant-propos* ; c'est avec le même respect pour Frommel que nous avons approuvé, le plus souvent, les jugements que M. Daulte porte sur l'œuvre du théologien de Genève. Il montre quelle place le « sentiment » aurait dû avoir dans l'analyse de *La vérité humaine* ; et, d'une manière générale, il cherche à corriger et élargir toute sa conception, (voyez les thèses). D'accord avec le critique quand il écrit : « l'analyse que Frommel a donnée du fait de conscience n'est pas une simple description, expérimentale et objective ; elle enveloppe une interprétation religieuse et une théorie philosophique », nous pensons que tout ceci devrait être discuté à nouveau ; il conviendrait, en particulier, de déterminer ce qui est scientifique dans « la théologie de l'expérience » que Frommel a élaborée. Nous serions heureux si M. Daulte pouvait reprendre cette question et les graves problèmes qui y sont contenus, et appliquer à leur discussion les mêmes qualités que nos lecteurs sauront apprécier dans son premier ouvrage.

H. R.

DEUXIÈME CENTENAIRE DE MALEBRANCHE

Au moment où nous nous apprêtons à imiter l'excellente pensée qu'a eue la *Revue de métaphysique et de morale* de consacrer occasionnellement des numéros spéciaux à commémorer les grands jubilés de la philosophie (1), nous pardonnera-t-on d'avoir tardé autant à signaler le dernier de ces fascicules extraordinaires (janvier 1916), celui qui était destiné à rappeler le deuxième centenaire de la mort de Malebranche. La matière en est fort riche et les collaborateurs sont de premier ordre. Il faut nous borner à signaler une curieuse note de M. Roustan *Pour une édition de Malebranche* et les deux articles de M. Van Biéma *Comment Malebranche conçoit la psychologie* et de M. Delbos *Malebranche et Maine de Biran*, pour pouvoir nous étendre un peu plus sur les autres.

Le très regretté Pierre Duhem a donné là, sous ce titre *L'optique de Malebranche*, un chapitre captivant de l'histoire des sciences. Il établit que c'est à Malebranche que l'on doit la théorie physique des cou-

(1) 1896 : Troisième centenaire de Descartes ; 1904 : Centenaire de la mort Kant ; 1905 : Cournot ; 1912 : Deuxième centenaire de J.-J. Rousseau.

leurs couramment enseignée aujourd'hui : la lumière est due à des vibrations de l'éther semblables à celles qui dans l'air engendrent le son ; à chaque couleur correspond une vibration, comme à chaque son simple en acoustique ; les couleurs se distinguent entre elles par la période des vibrations correspondantes ; l'intensité des couleurs dépend de l'amplitude des vibrations. Et par une analyse sommaire des principaux traités et travaux de Descartes, de Roemer, d'Huygens et de Newton il établit la part de chacun aux progrès réalisés par l'optique, de la *Dioptrique* (1637) à la fin du siècle.

M. Thamin fait du *Traité de morale* de Malebranche une étude substantielle. Mettant en lumière la place que l'idée de l'ordre tient dans la morale du prêtre de l'Oratoire, il en accentue le caractère rationnel : « Nous sommes aux antipodes des philosophes qu'on a depuis appelés fidéistes. » Qu'on en juge par cette affirmation audacieuse : « La foi passera, mais l'intelligence subsistera éternellement ». Les grands problèmes qui se posent dans tout système de morale, la question de l'eudémonisme et celle du libre-arbitre, sont traitées par Malebranche en termes théologiques à propos de l'amour désintéressé et de la grâce. M. Thamin donne du *Traité* de belles et curieuses citations qui portent notamment sur les devoirs d'obéissance envers le souverain, sur la pédagogie — toujours rationaliste — et sur l'amitié. Pour oublié qu'il soit, le *Traité de morale* « est tout simplement un des beaux livres de la langue française ».

L'intellectualisme de Malebranche, tel est le sujet traité par M. Boutroux dans un court article dont voici, un peu écourtée, la conclusion : « Le système de Malebranche pose devant nous un grave problème. Etant donnée l'impossibilité de réduire à l'intelligible mathématique une partie considérable des choses que nous tenons pour des réalités... deux partis sont possibles : ou tenter de démontrer que ces éléments réfractaires ne sont que des fantômes de notre imagination ; ou se demander si l'intelligence mathématique est bien toute l'intelligence. De cette alternative Malebranche adopte le second terme. Descartes ne tenait pas la raison humaine pour une chose toute faite en nous. Il prescrivait à l'homme de cultiver sa raison. Et il ajoutait que, pour cela, il est nécessaire de nourrir son esprit des connaissances que nous fournissent les sciences et la vie. Malebranche ajoute la religion, forme par excellence de la vie morale. Il s'est proposé, comme Pascal, d'égaler son esprit aux choses, et non de mesurer les choses à la capacité de son esprit. »

Mais l'article qui nous a paru surtout digne de remarque est celui qui ouvre le volume. Il est dû à M. Maurice Blondel qui lui a donné ce titre paradoxal : *L'anti-cartésianisme de Malebranche*. Il intéressera même des lecteurs que l'histoire des idées laisserait indifférents car il porte sur ce que l'on pourrait appeler la psychologie des constructions

philosophiques. « Il y a, en tout système véritablement organisé, deux éléments vitalement unis qui se déterminent mutuellement : d'une part un ensemble de conceptions... d'un autre côté une attitude de tout l'être spirituel, qui constitue la personne profonde du philosophe... sa vision et sa volonté de la vie. » On comprend bien que l'élément décisif d'une doctrine c'est le second, celui « qui traduit le secret ignoré d'un cœur et comme l'âme d'une âme ».

Or, dans le cas qui nous occupe si « Malebranche apparaît comme redévable à Descartes d'une grande part du mobilier de sa pensée », il y a néanmoins entre les deux philosophes en ce qui concerne la direction de leurs esprits un antagonisme foncier. « Descartes s'adosait à Dieu pour aller au monde, Malebranche tourne le dos au monde pour trouver Dieu. »

M. Blondel met en lumière quelques-uns des indices de cette opposition qui, à ses yeux, se résume et s'achève dans la conception que Descartes et Malebranche se font des rapports de la philosophie avec la théologie ou même la religion. Pour Descartes en effet « la raison et la foi se juxtaposent en fait sans se compénéttrer. Toute son activité d'esprit est extérieure à cette théologie qu'il révère sans curiosité. » Malebranche au contraire tend de toutes ses forces, de tout son esprit, de tout son amour à relier, à fondre ce que Descartes sépare absolument. « Pour moi, je l'avoue, écrit-il, je me trouve à court à tous moments lorsque je prétends philosopher sans le secours de la foi. »

B.

SOUTENANCES DE THÈSES

M. le pasteur Goumaz, directeur des écoles et du collège de Nyon, a présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Lausanne une importante étude intitulée *La doctrine du salut dans les commentaires de Jean Calvin sur le Nouveau Testament*, dont la soutenance a eu lieu le 29 janvier, en présence d'un très nombreux auditoire.

Les principales critiques formulées par MM. les prof. Vuilleumier, Fulliquet, Chavan et Schroeder peuvent se résumer comme suit : l'auteur s'est trop borné à recueillir les passages des commentaires de Calvin qui ont une portée dogmatique et à les grouper d'après un plan de sa façon, dont l'excellence est discutable. Ne lui est-il pas arrivé plus d'une fois de relever, comme appartenant en propre à Calvin, ce qui n'était que la pensée même fournie par le texte que commentait le réformateur, ou le résultat d'une interprétation traditionnelle dont il ne se dégageait pas ? L'ouvrage, enfin, n'eût-il pas été plus vivant et plus utile si M. Goumaz, procédant d'une façon moins extérieure, eût montré davantage l'homme derrière l'exégète, et si, tenant un plus grand

compte de l'histoire, il eût essayé de montrer ce que Calvin devait à ses prédecesseurs, mais en quoi d'autre part il leur fut supérieur ?

Avec une aisance entraînante et une belle maîtrise de sa matière, M. Goumaz a soutenu la lutte pendant trois heures, répondant à ses critiques ou, du moins, les mettant en mesure de constater que, s'il s'est si peu donné lui-même dans son livre, c'est par suite d'un attachement peut-être excessif à ce qu'il considérait comme une méthode strictement objective, mais non point, en tous cas, qu'il n'eût pénétré son sujet jusqu'au vif.

PH. B.

L'histoire primitive de l'église arménienne. Tel est le titre d'une thèse de baccalauréat qui vient d'être soutenue à la Faculté de théologie évangélique de Genève par M. Krikor Boghossian. Ayant consacré son premier chapitre aux diverses croyances et superstitions et aux différents cultes de l'Arménie païenne, l'auteur parle ensuite des colonies que des Juifs étaient venus fonder dans ce pays, tout en restant en relations avec le monde juif. Puis il cherche à établir que ce fut par les apôtres mêmes que la religion chrétienne fut introduite en Arménie ; il raconte comment Krikor Lousarovitch (Grégoire l'Illuminisateur) l'institua comme religion d'Etat : « l'Arménie est le pays qui le premier fit du christianisme une religion d'Etat ». Enfin M. Boghossian amène son lecteur jusqu'au début du V^e siècle ; la Bible est alors traduite en arménien : l'âge d'or de la littérature commence.

Dans une préface qu'on sent inspirée d'un amour enflammé pour son peuple, M. Boghossian avait adressé aux théologiens d'Occident ce reproche qu'ils ne nous feraient aucunement connaître l'histoire de l'Eglise arménienne. Souhaitons qu'après avoir manifesté avec passion le vœu que cette connaissance soit répandue parmi les Européens chrétiens, M. Boghossian puisse, en des temps moins horribles, contribuer, par ses propres travaux, à le réaliser ; qu'il donne alors plus de place à l'étude des idées et des sentiments de cette Eglise qu'il appelle « l'Eglise martyre par excellence » et dont l'histoire, écrit-il, « est une apologie continue parmi des religions, sinon primitives, au moins inférieures ».

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
